

LE PÈRE MISÉRICORDIEUX

Notre Dame de la Trinité, Blois, 28 février 2016

Premier article du Credo : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.*

Nous ne disons pas « le Père miséricordieux ».

C'est d'autant plus étonnant que la parole définitive sur Dieu ne porte pas sur sa puissance, mais sur son amour : « Dieu est amour » (saint Jean).

Si nous disons « le Père tout-puissant », cela doit vouloir dire que la puissance de Dieu a quelque chose à voir avec son amour ; qu'il n'est jamais plus puissant que lorsqu'il va jusqu'au bout de son amour, alors que dans notre expérience humaine nous aurions tendance à opposer les deux.

Une prière de la liturgie peut nous aider à ne pas le faire :

Dieu qui donnes la preuve suprême de ta puissance lorsque tu patientes et prends pitié, sans te lasser accorde-nous ta grâce.

Dieu qui donnes la preuve suprême de ta puissance lorsque tu patientes et prends pitié... Le texte latin dit même « la preuve de ta toute-puissance ».

La miséricorde, c'est peut-être cela : la puissance qui patiente et prend pitié.

Et la miséricorde est le qualificatif du Père, parce que le Père est tout-puissant.

Bien nous rendre compte que nous touchons là au plus grand scandale : Dieu pourrait anéantir les méchants (il en a la puissance !), et il ne le fait pas. Il *patiente*.

Pourquoi patiente-t-il ? La parabole du figuier stérile nous donne une clef, en *Luc 13* (se rappeler le contexte : à partir de l'affaire des Galiléens massacrés par Pilate et de la tour de Siloé qui a tué dix-huit personnes dans sa chute, appel à la conversion : « si vous ne voulez pas vous repentir, vous périrez tous de même. »)

⁶ Il disait encore la parabole que voici: "Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint y chercher des fruits et n'en trouva pas. ⁷ Il dit alors au vigneron: Voilà trois ans que je viens chercher des fruits sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le; pourquoi donc use-t-il la terre pour rien? ⁸ L'autre lui répondit: Maître, laisse-le cette année encore, le temps que je creuse tout autour et que je mette du fumier. ⁹ Peut-être donnera-t-il des fruits à l'avenir... Sinon tu le couperas."

Le propriétaire du figuier c'est Dieu. Le vigneron c'est le Christ, qui intercède auprès de Dieu. Dieu patiente, et il patiente dans le Christ, car c'est par le Christ qu'il fait miséricorde et propose le salut.

1/ L'attitude de Dieu envers le monde qu'il a créé.

2/ Le Père miséricordieux : la miséricorde, c'est Quelqu'un.

3/ La miséricorde et nous : « soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux ».

1/ L'attitude de Dieu envers le monde qu'il a créé : puissante et patiente miséricorde.

« Je crois en Dieu le Père tout-puissant *créateur* du ciel et de la terre ».

Dans la Bible, nous voyons non seulement un Dieu créateur, mais un Dieu qui ne *se repent pas* d'avoir créé.

▪ Il est vrai que certains textes semblent dire le contraire, et en particulier celui qui précède le Déluge (*Gn 6, 5-7*) :

Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journée. Le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur.

Et le Seigneur dit : « je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – et avec les hommes les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel –, car je me repens de le avoir faits. »

On a vraiment l'impression que Dieu va décider de tout effacer et de recommencer à zéro.

Mais justement, il ne recommencera pas à zéro :

Mais Noé avait trouvé grâce aux yeux du Seigneur.

Noé est l'exception à la perversité universelle qui empêche Dieu de tout recommencer à zéro. C'est pourquoi le Déluge n'est pas seulement un châtement, c'est un acte de salut dans lequel la tradition chrétienne a vu une figure du baptême. Et Noé, celui à cause de qui Dieu ne recommence pas à zéro, est une figure du Christ.

Lorsque se prolongeait la patience de Dieu, ... Noé construisait l'Arche, dans laquelle un petit nombre, en tout huit personnes, furent sauvées à travers l'eau. Ce qui y correspond (« l'antitype »), c'est le baptême qui vous sauve à présent. (*1 P 3, 20-21*)

▪ Un autre texte va dans le même sens : celui dans lequel Dieu semble vouloir supprimer son peuple qui a péché en façonnant le veau d'or.

Le Seigneur dit à Moïse : « allons ! Descends, car ton peuple que tu as fait monter du pays d'Égypte s'est perverti... J'ai vu ce peuple : c'est un peuple à la nuque raide. Maintenant, laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre eux et je les exterminerai ; mais de toi je ferai une grande nation. (*Ex 32, 7.9-10*)

C'est comme si Dieu tentait Moïse de se désolidariser de son peuple... Mais Moïse ne se laisse pas entraîner sur cette pente :

Moïse s'efforça d'apaiser le Seigneur son Dieu et dit : « Pourquoi, Seigneur, ta colère s'enflammerait-elle contre ton peuple que tu as fait sortir d'Égypte ?... Pourquoi les Égyptiens diraient-ils : "C'est par méchanceté qu'il les a fait sortir, pour les faire périr dans les montagnes et les exterminer de la face de la terre" ? Reviens de ta colère ardente et renonce au mal que tu voulais faire à ton peuple. » (*Ex 32, 11-12*)

Bien sûr, Dieu ne joue pas les tentateurs à l'égard de Moïse. Ce dont le récit nous rend témoins, c'est du débat intérieur qui agite Moïse en présence de Dieu. Moïse, s'il ne tenait qu'à lui, détruirait le peuple pour repartir à zéro. Mais il comprend, en présence de Dieu, que Dieu ne reviendra jamais sur ses promesses et sur son amour. Et Moïse devient ainsi une figure du Christ, lui qui est « toujours vivant pour intercéder en notre faveur » (*He 7, 25*).

Ce qui nous est présenté, de manière anthropomorphique, comme un « repentir » de Dieu, est en réalité l'ambiguïté des sentiments qui agitent l'homme, toujours prompt à s'excuser lui-même, mais toujours porté à tenir rigueur à son prochain du mal qu'il a commis.

▪ En fait, quand les textes nous disent que Dieu « se repent », c'est pour nous dire qu'il cherche toujours un moyen de ne pas punir l'homme, mais au contraire de lui pardonner. Ainsi dans Jérémie, quand Dieu envoie son prophète exhorter à la conversion :

Tu [leur] diras toutes les paroles que je t'ai ordonné de leur dire... Peut-être écouteront-ils et se détourneront-ils chacun de sa voie perverse : alors *je me repentirai* du malheur que je suis en train de méditer contre eux pour la perversité de leurs actes. (*Jr 26, 2-3*)

C'est que Dieu sait que l'homme est faillible, et il craint la seule chose qui pourrait perdre l'homme de manière définitive : cette forme d'*endurcissement* qui rend imperméable à la grâce du pardon.

▪ L'AT nous conduit ainsi tout droit à la grande affirmation de l'évangile de Jean :

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que par lui le monde soit sauvé. (*Jn 3, 16.17*)

Dieu est *déterminé à sauver* et non à juger. Une seule chose pourrait mettre en échec ce ferme propos de Dieu, ce serait un refus de l'homme posé en connaissance de cause et qui persisterait à dire « non ». C'est pourquoi, après avoir dit que Dieu veut sauver et non juger, le texte continue :

Celui qui croit au Fils n'est pas jugé ; [mais] celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il a refusé de croire au Nom (= à la Personne) du Fils unique de Dieu... Quiconque, en effet, commet le mal, déteste la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables. Mais celui qui fait la vérité, vient à la lumière. (*Jn 3, 18...21*)

■ Le signe le plus clair que la miséricorde est patiente, qu'elle est patience, c'est que nous vivons dans une *histoire*. Notre destinée éternelle n'est pas fixée par une décision unique, comme c'est le cas de anges : nous pouvons mûrir, nous reprendre, nous perfectionner, retomber parfois, mais nous sommes sur un *chemin*. Et sur ce chemin, la miséricorde nous accompagne et nous parle : les deux Synodes ont parlé à ce propos de « pédagogie divine ». La miséricorde, c'est par exemple Emmaüs. L'étranger ne leur dit pas : « vous n'avez rien compris, tant pis pour vous. » Il les accompagne, il les fait parler, il leur parle (non sans rudesse : « o cœurs sans intelligence ! »), et, patiemment, par sa parole il transforme leur cœur jusqu'à ce qu'il devienne « tout brûlant ».

Cette histoire est un raccourci de notre vie.

Si l'adjectif le plus fréquent à propos de la miséricorde est « puissante », c'est parce qu'elle est la puissance de Dieu qui se déploie dans l'Histoire et qui est plus forte que le péché.

La miséricorde signifie donc **une puissance particulière de l'amour** qui est plus forte que le péché.

2/ Le Père miséricordieux : la miséricorde, c'est Quelqu'un.

Jésus ne nous fait pas de discours théorique sur la miséricorde. Il nous montre Quelqu'un, le Père miséricordieux.

« Dieu, personne ne l'a jamais vu ; un Dieu Fils unique, qui est tourné vers le sein du Père, nous a conduits à le connaître » (*Jn 1, 18*)

Ce que Jésus nous fait connaître, c'est le Père comme *source* de toute miséricorde.

Dans *Lc 15*, on a les trois « paraboles de la miséricorde ».

1/ Ces trois paraboles s'ouvrent sur une phrase qui est la clef de l'ensemble. Elle résume le comportement de Jésus et les reproches qui lui sont faits :

¹ Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'entendre. ²
Et les Pharisiens et les scribes de murmurer: "Cet homme, disaient-ils, fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux!"

Les Pharisiens, *Perushim*, sont littéralement les « séparés ». Ils veulent appliquer scrupuleusement la Loi, et ils ont décidé de ne pas frayer avec les pécheurs pour ne pas être contaminés par eux. On est dans une logique prophylactique qu'il ne faut pas condamner trop vite, car il est présomptueux de penser qu'on peut subir impunément de mauvaises influences : quels parents se résigneraient à ce que leurs enfants aient de « mauvaises fréquentations » ?

La personne qui me parlait des plaisanteries salaces de ses collègues de travail : « ils ne sont capables de parler que de ça ! » - Mais vous êtes au-dessus de ça ? « Non, justement. »

C'est pourquoi Jésus ne dit pas que les pharisiens ont tort : il dit qu'il faut être encore plus justes qu'eux. « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas... » (Mt 5, 20). Être plus justes qu'eux, c'est en particulier ne pas laisser les autres sur le bord du chemin, car le commandement de l'amour de Dieu ne fait qu'un avec celui de l'amour du prochain (Lc 10, 27) : aimer, c'est *se compromettre*. Mais justement : comment se compromettre sans se dissoudre, ou sans se laisser contaminer ? Comment Jésus fait-il pour ne pas se laisser contaminer ?¹

2/ Jésus ne répond pas en se *justifiant* de manger avec les pécheurs. Il tourne nos regards vers *quelqu'un d'autre*. Et c'est sa proximité avec ce Quelqu'un qui fait qu'il peut s'approcher des pécheurs dans devenir lui-même pécheur.

Dans les trois paraboles de la miséricorde, il y a une bizarrerie, relevée par le Père Cantalamessa :

Jésus emploie une méthode étrange : il invente des situations humaines, les paraboles, qui semblent très vraies et tirées de la réalité quotidienne mais qui, de fait, sont irréelles et contraires à l'expérience. Le vrai berger ne lâchera jamais ses quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert car à son retour, il aura peut-être retrouvé sa brebis perdue, mais les quatre-vingt-dix-neuf autres auront disparu... La femme pauvre (elle devait vraiment l'être si elle n'avait que dix drachmes de dot) ne peut se permettre d'inviter ses amies à faire la fête, parce qu'un simple goûter ne lui en coûterait pas seulement une, mais engloierait les dix... Le père palestinien ne donne pas à son benjamin, qui a moins de dix-huit ans (en effet, il n'était pas encore marié), la part d'héritage qui lui revient et de surcroît, sous la forme d'un usufruit immédiat, d'une liquidation².

Or Jésus nous provoque en nous présentant ces situations comme naturelles : tous les bergers de la terre, tous les pères de la terre ne font-ils pas ainsi ? Quand nous réfléchissons, nous sommes contraints de dire : mais justement non !

Pourquoi cette bizarrerie ? Parce que le texte ne nous dit pas d'abord *ce que nous devons faire*, il nous dit *vers qui nous tourner*. Ce n'est pas une recette morale, c'est une *révélation sur Dieu*. Dieu est « le Père des miséricordes » (2 Co 1, 3), et il *trouve sa joie à faire miséricorde*³.

Or, cela ne nous apparaît pas d'emblée. La preuve en est, que nous ne voyons pas que le Père est le personnage central : nous parlons de la parabole « du fils prodigue », ou « des deux fils », alors que nous devrions l'appeler la parabole « du Père miséricordieux ».

3/ Regardons-le, ce Père, et laissons-nous surprendre par lui.

Il y a 7 surprises :

▪ Première surprise : son *silence*.

Il ne discute pas, n'argumente pas (« toi, si jeune ! » ; « tu n'as donc pas tout ce qu'il te faut ? » ; « et que veux-tu faire de tout cet argent ? » ; « prends donc exemple sur ton aîné qui ne demande jamais rien ! » ; « tu veux donc que ta mère meure de chagrin ? »). Non, il se tait, et il donne.

Comme s'il ne savait rien faire d'autre que de donner, avec une générosité inépuisable – une générosité folle, sans se laisser arrêter par le mauvais usage qu'on risque de faire de ses dons.

▪ Deuxième surprise : son apparente *résignation*.

Le fils ne se contente pas d'exiger sa part d'héritage, ce à quoi il a droit : « peu de jours après », il part ! Comme s'il voulait mettre la plus grande distance possible entre son père et lui, comme s'il avait peur que son père se ravise et lui reprenne son magot⁴...

¹ Cette question est abordée dans le livre d'interviews du Pape François : *Le nom de Dieu est miséricorde*, Robert Laffont – Presses de la Renaissance 2016, p. 87.

² Raniero CANTALAMESSA, *Le regard de la miséricorde*, tr. fr. Éditions des Béatitudes, 2016, p. 94.

³ Voir R. CANTALAMESSA, p. 97.

⁴ Cf. Jean-Pierre BATUT, *Dieu le Père tout-puissant*, CERP/Parole et Silence 1998, p. 18.

Et le père semble prendre totalement son parti du départ de son fils. Il le laisse partir, sans davantage chercher à lui parler, sans chercher à le retenir.

▪ Troisième surprise : son *espérance indéfectible*.

Quand le fils, ayant fait ses expériences et s'étant retrouvé dans la misère, se ravise et décide de revenir chez son père, on nous dit : « *tandis qu'il était encore loin*, son père l'aperçut ». Pendant tout ce temps, peut-être des années, le père l'a attendu : mieux, il l'a guetté ! Chaque jour, il a regardé au loin sur le chemin, pour ne pas manquer le moment où il se laisserait apercevoir. Le texte insiste : « *tandis qu'il était encore loin, à grande distance* ».

Nous ne savons pas de quoi est faite l'espérance de Dieu ; mais il nous suffit de savoir que Dieu attend quelque chose de nous pour ne pas nous laisser tranquilles, pour mettre des ailes à notre cœur. Nous pouvons combler (ou laisser sans réponse) une attente de Dieu !⁵

▪ Quatrième surprise : *la réaction du père*.

La réaction est extraordinaire : « *son père l'aperçut et fut remué aux entrailles* ».

C'est là que nous entrevoyons ce qu'est la miséricorde. Dieu se laisse toucher, mieux, il se laisse *retourner* par la détresse de l'homme, son enfant. Le mot grec *splangka* traduit *rahamim*, qui signifie « le sein maternel ». Un enfant : « Dieu, c'est un papa qui aime comme une maman. » Pape François :

Le verbe grec qui désigne cette compassion... dérive du mot désignant les viscères et l'utérus maternel... C'est un amour viscéral. Dieu nous aime de cette façon-là, avec compassion et miséricorde⁶.

On comprend qu'il ne le laisse même pas finir son discours, comme le relève le Pape François. Il « court se jeter à son cou et l'embrasse longuement », comme sur le célèbre tableau de Rembrandt.

▪ Cinquième surprise : *le discours du père*.

Car cette fois-ci, il prend la parole ! Pour la première fois, nous entendons le son de sa voix !

Vite ! apportez une robe longue, la plus belle, et habillez-le !

Mettez un anneau à ses mains et des chaussures à ses pieds !

Apportez le veau gras, sacrifiez-le, mangeons et festoyons !

Il donne donc des ordres à ses domestiques (au lieu de mettre son fils au rang des domestiques). Noter en particulier l'anneau au doigt : c'est l'anneau qui porte le sceau paternel et avec lequel on signe les contrats d'achat et de vente, car il donne pleins pouvoirs sur ses biens – quelle imprudence !

Mais le père ne se contente pas de donner ses instructions, il *donne la raison de tout cela* :

Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie.

Il était perdu, et il est retrouvé.

Ces paroles sont peut-être les plus mystérieuses de toute la parabole. C'est tout le contraire d'un *happy end* : « tu nous as fait une belle peur, mais te revoilà ! tout est bien qui finit bien, merci mon Dieu ! ». Non : « mon fils était *mort*, et il est revenu à la vie ! »

Ces paroles dévoilent deux abîmes :

- Le premier est *l'abîme du péché*. Le péché n'est pas une simple erreur, comme le pensaient les philosophes : c'est un acte de mort, qui « enfante la mort » (*Jc* 1, 15).

Mais il y a pire encore que le péché : c'est la perte du sens du péché, ne plus savoir qu'on pèche. Pape François :

L'humanité est blessée, elle porte de profondes blessures. Elle ne sait pas comment les soigner, ou bien elle croit que c'est impossible. Et il n'y a pas que les maladies sociales et les personnes blessées par la pauvreté, par l'exclusion sociale, par les nombreuses formes d'esclavage de ce troisième millénaire. Le relativisme aussi blesse les personnes : tout semble avoir la même importance, tout se vaut en apparence. Cette humanité a besoin de miséricorde. Il y a plus d'un demi-siècle, Pie XII disait que le drame de notre époque était d'avoir perdu le sens du péché, la conscience du péché. À cela s'ajoute aujourd'hui le fait, dramatique, de considérer notre maladie, notre péché

⁵ R. CANTALAMESSA, p. 100.

⁶ Pape FRANÇOIS, *Le nom de Dieu est miséricorde*, p. 114.

comme incurable, comme quelque chose qui ne peut être ni guéri ni pardonné. Ce qui fait défaut, c'est l'expérience concrète de la miséricorde⁷.

... On peut dire que le fils cadet a fait l'expérience à la fois de la perte du sens du péché et de se considérer comme incurable. Mais il a fait aussi l'expérience concrète de la miséricorde !

- Car il y a un second abîme : *l'abîme de la miséricorde*. Et cet abîme est plus profond encore que l'abîme du péché, car la miséricorde va chercher le pécheur plus bas encore quand il tombe, pour le recevoir dans ses bras. Et même la mort ne peut lui résister : « l'amour est fort comme la mort, la passion implacable comme l'abîme (le Shéol), ses traits sont des traits de feu, un feu divin ! » dit le *Cantique des cantiques* (8, 6), ajoutant : « les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger ».

C'est donc « dans le moment où son péché est pardonné que le fils en apprend la véritable nature⁸. » C'est seulement lorsque la vie nous est redonnée que nous nous rendons compte que nous étions morts.

▪ Sixième surprise : *la richesse inépuisable du père*.

Une autre surprise : le père a tout donné, tout partagé entre ses fils, et pourtant il n'a pas du tout l'air d'être dans la misère, ni même dans la gêne. Tout se passe comme s'il avait encore tous ses biens, ses serviteurs, ses veaux gras, ses anneaux, ses habits somptueux... Lorsque Dieu nous donne la vie, la lumière, le bonheur, il n'est pas appauvri pour autant. Il est lui-même la Vie, la Lumière et le Bonheur. C'est nous qui sommes misérables et malheureux dès que nous nous séparons de la source.

▪ Septième surprise : *l'attitude du père envers le fils aîné*.

Lorsque le fils aîné se met en colère et refuse d'entrer, le père « sort et le supplie ». Il écoute sans broncher le discours plein de ressentiment du fils, puis il dit :

« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi,
Et tout ce qui est à moi est à toi.
Mais il fallait festoyer et se réjouir
Parce que ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie,
Il était perdu, et il est retrouvé. »

Ici est dévoilé le péché du fils aîné, celui qui a paru rester fidèle mais dont le cœur s'est endurci. Il n'a pas vu l'essentiel : « tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ». Comme Dieu n'a rien, mais est tout, cela veut dire : « tout ce que je suis, tu l'es toi-même ». C'est la *condition filiale*, celle de Jésus lui-même, qui dit dans sa grande prière « sacerdotale » avant son sacrifice : « [Père], ceux que tu m'as donnés sont à toi, et tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi » (*Jn 17, 10*).

Le péché des deux fils, c'est, chacun à sa manière, d'avoir *cessé d'être fils* : le cadet en se séparant du père, l'aîné en méconnaissant ses dons. Tout péché est une *défilialisation*.

Il y a, enfin, une dernière surprise, qui ne vient pas du Père, mais de l'évangéliste : la parabole est inachevée...

3/ La miséricorde et nous : « soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (*Lc 6, 36*)

▪ Cette parole, « miséricordieux » ou « pleins de compassion », est dans le Discours sur la montagne. Elle correspond chez Matthieu à « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Mt 5, 48*) qui vient après le précepte de l'amour des ennemis, « pour devenir fils de votre Père qui est aux cieux » (*5, 45*).

Le Pape François explique la différence entre la compassion et la miséricorde :

⁷ Pape FRANÇOIS, p. 37.

⁸ J.-P. BATUT, p. 24.

La miséricorde est divine, elle a plus à voir avec le jugement sur notre péché. La compassion a un visage plus humain. Elle signifie souffrir avec, souffrir ensemble, ne pas rester indifférent à la douleur et à la souffrance d'autrui. C'est ce que Jésus éprouvait lorsqu'il voyait les foules qui le suivaient⁹.

La compassion est donc le premier degré de la miséricorde, si l'on veut. La différence est que la miséricorde ne se contente pas de constater la misère, elle *transforme* le misérable et le pécheur, elle opère ce passage de la mort à la vie dont parle le père de la parabole.

▪ Mais le mot le plus impressionnant dans la parole « soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux », c'est le mot *comme* !

Nous sommes invités par Jésus à agir comme Dieu lui-même agit !

Comment cela est-il possible ?

Le Pape François, là encore, nous indique la voie : nous ne pouvons pas puiser la miséricorde en nous-mêmes, si nous voulons pouvoir agir comme Dieu il nous faut la puiser en Dieu.

1/ La première condition, c'est de nous rendre compte qu'entre nous et ceux envers qui nous sommes appelés à vivre la miséricorde, il n'y a *pas de différence* :

Plus nous serons conscients de notre misère et de notre péché, plus nous sentirons sur nous l'amour et l'infinie miséricorde de Dieu¹⁰...

2/ La deuxième condition, c'est de *rester reliés à la source* :

... Et plus nous serons capables de faire face aux nombreux « blessés » que nous rencontrerons en chemin, avec un regard bienveillant et miséricordieux.

Stigmatisant les comportements pharisiens, le Pape ajoute :

À l'origine de ces comportements, il y a l'affaiblissement de l'étonnement face à la possibilité de salut qui nous a été donnée. Dès que quelqu'un se sent un peu plus sûr de lui, il commence à s'emparer de facultés qui ne sont pas les siennes, mais celles du Seigneur. L'étonnement diminue : c'est la base du cléricisme et de l'attitude de ceux qui se croient purs¹¹.

La « dégradation de l'étonnement », c'est ce qui fait les « personnages rigides » que le Pape met en garde contre leur propre rigidité. En fait, comme le fils aîné, ils ne savent plus *se laisser aimer par Dieu*.

Un exemple qui m'est cher : celui du fumeur repent, avec les trois phases.

3/ La troisième condition, c'est de toujours rester dans l'*espérance*.

Dans le livre du Pape, il y a une belle distinction entre « pécheurs » et « corrompus ». Le pécheur est celui qui en a conscience, mais qui sait aussi que le pardon de Dieu lui est offert ; le corrompu est celui qui a abandonné cette espérance parce qu'il s'est habitué à son péché :

La corruption est le péché qui, au lieu d'être reconnu en tant que tel et de nous rendre humbles, est érigé en système, devient une habitude mentale, une manière de vivre. Nous n'éprouvons plus le besoin de pardon et de miséricorde, nous nous justifions nous-mêmes, et justifions nos comportements...

Le pécheur repent, qui tombe, puis retombe dans le péché en raison de sa propre faiblesse, trouve de nouveau le pardon s'il reconnaît son besoin de miséricorde. Le corrompu, en revanche, est celui qui pêche et ne s'en repent pas¹².

C'est, finalement, le résultat d'un endurcissement, lent et quasi imperceptible, comme une calcification :

On ne se transforme pas en corrompu du jour au lendemain : il y a une longue dégradation¹³.

▪ Si l'on demeure dans cette attitude d'humilité et d'espérance, alors, on ne court pas le risque d'être « contaminés par le péché » :

La miséricorde est capable de *voir tout le mal sans entrer dans sa logique*. C'est la logique du *renchérissement* : chérir quelqu'un, c'est renchériser sur son manque de cœur.

⁹ Pape FRANÇOIS, p. 113.

¹⁰ Pape FRANÇOIS, p. 88.

¹¹ Pape FRANÇOIS, p. 89.

¹² Pape FRANÇOIS, p. 101-102.

¹³ Pape FRANÇOIS, p. 103.

Mieux encore : on peut *agir comme Dieu*. C'est le sens des *œuvres de miséricorde*, nous apprendre à imiter les mœurs divines.

CONCLUSION : les œuvres de miséricorde

▪ À propos des **7 œuvres de miséricorde corporelle** (donner à manger aux affamés, à boire aux assoiffés, vêtir ceux qui sont nus, abriter les étrangers, visiter les malades, visiter les prisonniers, ensevelir les morts), le Pape dit simplement : « il me semble qu'il n'y a pas grand-chose à expliquer »¹⁴. En effet, c'est tout simple, même si ce n'est pas facile ! Mais « c'est là que nous trouvons notre Dieu, que nous touchons le Seigneur. »

Mais là encore, c'est Dieu qui l'a fait le premier pour nous.

Un commentaire juif sur le Deutéronome :

Rabbi Simlaï a commenté : « la Torah commence par des œuvres de miséricorde (car le Saint fit à Adam et Ève des tuniques de peau – Gn 3, 21) et se termine par des œuvres de miséricorde (car le Saint enterra Moïse dans la vallée – Dt 34, 6). »

▪ À propos des **7 œuvres de miséricorde spirituelle** (conseiller ceux qui sont dans le doute, instruire les ignorants, exhorter les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter patiemment les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et les morts), le Pape parle enfin d'un « apostolat de l'oreille » :

Être proche, savoir écouter, conseiller, enseigner avant tout à travers notre témoignage¹⁵.

Et il résume :

Dans l'accueil de l'exclu qui est blessé dans son corps, et dans l'accueil du pécheur qui est blessé dans son âme, se joue notre crédibilité en tant que chrétiens¹⁶.

¹⁴ Pape FRANÇOIS, p. 120.

¹⁵ Pape FRANÇOIS, p. 122.

¹⁶ Pape FRANÇOIS, p. 122.